Une publication étudiante de l'Université de Moncton

Sarment le Journal

volume 1, numéro 1
octobre 2025

SORRY DU DÉLAI!

avertissement

Le contenu de ce journal s'adresse fièrement à la communauté étudiante de l'Université de Moncton.
C'est notre sarment !

Sarment le Journal

C'est avec un bourdonnant plaisir que nous publions ce premier numéro de notre flambant neu journal ! Ce projet est né en réponse à un fort sentiment de devoir envers notre collectivité étudiante. En janvier 2023, nous avons constaté l'abominable état des choses : notre institution ne détienait aucun espace de partage étudiant depuis 2017. The thing avec les projets étudiants, c'est que ça tombe pas du ciel. C'est runné par des étudiant·es. Et donc nous voici. Nous prenons le taureau par les cornes et nous nous lançons dans ce projet qui est un véritable acte d'amour pour notre communauté intellectuelle étudiante et qui (on le comprend maintenant) nécessite le courage, l'engagement, l'effort et l'attention de plusieurs personnes. <3 On vous remercie.

Chez-nous, l'institution du journal a toujours été au cœur de l'organisation étudiante. De *L'Embryon* à *La Mèche*, jusqu'à plus récemment L*e Front*, nous avons toujours eu à notre disposition un média par lequel nous pouvions revendiquer, dénoncer, promouvoir, et surtout, garder dans le temps une trace écrite de *nous*. *Sarment* souhaite faire renaître cette tradition et nous espérons que vous y trouverez du contenu qui vous interpelle.

Il est impossible pour une université d'exister, sans une voix, sans un journal, sans avoir un mode d'expression.

L'embryon
numéro 1, 1970, p. 2

Pour répondre à la question qui tue : ça veut dire quoi « Sarment » ? Le titre de notre journal porte un double sens.

> **I. Sarment :** Rameau ligneux flexible de la vigne que l'on taille et qui, desséché, sert à faire du feu. (https://www.cnrtl.fr/definition/sarment)

On s'est trouvées inspirées par l'idée d'un journal comme espace de partage d'idées qui servent de bois d'allumage. Il nous semble que ce qu'il nous manque pour pouvoir se mobiliser comme collectivité, c'est pas de la conviction (ça on en a en masse), c'est de se connaître, et ce, par l'échange. On a besoin d'un carrefour de prises de paroles. Sarment veut mettre au jour les préoccupations des étudiant·es par ses branches.

On joue aussi sur la variation phonétique du moi *serment,* prononcé avec un [a].

> **II. Serment** : Affirmation solennelle (personnelle ou réciproque) prononcée en public. (https://www.cnrtl.fr/lexicographie/serment)

Parce qu'il est temps qu'on dise les choses qu'on a sur le coeur. Qu'on ose de prendre parole et qu'on s'assume. C'est la fonction première de ce journal. Ici, on pourra dire ce qu'on veut parce qu'on en a des choses à dire. Pis c'est important de pouvoir le faire, pleinement, et s'adressant à sa propre communauté. L'espace de partage collectif est un outil d'organisation sociale important qu'on souhaite ne pas prendre pour acquis.

On conclue avec 4 postulats qui sont au fondement de la création de ce journal :

1. Un média physique
Notre raison d'être s'inscrit dans un projet archival. On veut, comme nos prédécesseur·es, prendre de la place pis de laisser notre trace. On laisse dernière nous une paper trail rose et obnoxiously loud.
Sarment existe donc pour être tenu dans nos mains -- un journal imprimé que tu peux feuilleter, annoter, plier, déchirer. On veut que tu donnes une chance au petit livret que tu trouves sur un coin de table dans l'entrée des Arts. Que tu le lises pis qu'on apprenne à se connaître. Que t'en parles-en à tes chums, que t'en laisses une copie sur ta table de salon pour tes roommates.
Ceci dit, nous sommes conscientes des limites du média-papier. Nous sommes donc très fières de notre site web sur lequel tous les numéros de *Sarment* seront disponibles (allez le checker out en passant : www.sarment.club). Si vous lisez ces mots à travers un écran, pas de jugement de notre part. La technologie c'est faite pour ça.

2. On parle comme qu'on veut
Notre politique linguistique est que tous les français valent d'être publiés. Quelle meilleure manière d'amplifier les voix étudiantes que de... well, pas censurer la façon dont ces voix-là s'expriment ? Les pages du journal sont comme les rues de la ville. Si tu t'es rendu jusqu'icitte, tu vas te débrouiller just fine.

3. Pro-humain, anti-IA
On se positionne fortement et ouvertement contre l'intelligence artificielle. Le journal se veut porteur de contenu original qui vient de nous, pas d'une machine.

4. Gratuit à vie
Sarment s'engage à être accessible gratuitement – versions papier et numérique – et ce... *forever* !!!

Nous souhaitons finalement remercier nos partenaires financiers sans lesquels l'envergure de Sarment serait impossible : La Faculté des Arts et des Sciences sociales, le Fonds UNI DiversiT et le Département d'études françaises.

Dominique Boucher et Myriam Thomas
co-éditrices en chef

dans ce numéro

Nous sommes très fières de vous présenter ce lineup qui comprend des contributions par des étudiant·es de plusieurs programmes (littérature, histoire, linguistique, infocom) et des trois cycles d'études. Les thèmes abordés sont variés : environnement, féminisme, politique, technologie. Les genres de textes mobilisés aussi : récit de vie, essai, critique de film, poésie, art visuel... Bonne lecture !

04 **Carré rouge et noir**
Mémoires de printemps rouges et noirs

08 **Ecchymose**
drop ta phone : faut bien être bored de temps en temps

12 **Danik Savoie**
La décroissance : pour un optimisme écologique

16 **Kala Reversé**
Quand les femmes s'emparent de la question écologique pour exister

20 **Joël Jordan**
Liaisons

24 ***Plume de bois***
Création littéraire & art visuel

Myriam Thomas
Assata Shakur
Lutine
Rotchild Choisy
Éric Landry

28 **Audrey Larocque**
Vil et misérable *de Jean-François LeBlanc*

30 **Myriam Thomas**
Qu'est-ce que ça veut dire, venir de Moncton ?

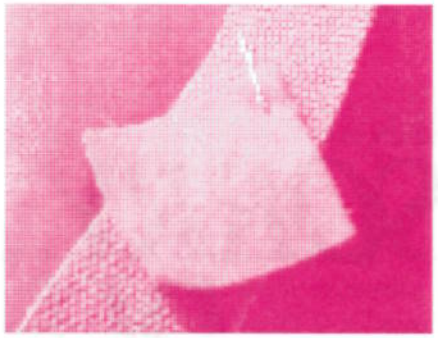
SORRY DU DÉLAI !

Mémoires de printemps rouges et noirs

Carré rouge et noir

On est en 2012. Je suis à la polyvalente, en secondaire 4. J'ai 15 ans. Pour moi, c'est une année à peu près comme les autres, sauf qu'en réalité il se passe quelque chose de majeur. Le gouvernement québécois, libéral, envisage une augmentation importante des frais de scolarité post-secondaire. J'ai souvenir d'en avoir parlé plusieurs fois avec mon père au souper. Mon père, c'est un indépendantiste convaincu qui a voté oui au référendum de 1995. S'il est de gauche ou de droite, ça c'est moins clair pour moi, surtout à l'époque. En tout cas, je me rappelle qu'il était pour la gratuité scolaire à ce moment-là : l'éducation, ça c'est important.

De souvenir, il était question plus ou moins de doubler les frais. On s'entend que ça allait me concerner directement en l'espace de moins de cinq ans. À Montréal, les écoles secondaires s'étaient assez mobilisées, les associations étudiantes des CÉGEP et des universités avaient massivement débrayé, les grèves avaient duré des semaines, voire des mois. En région, où je me trouvais, c'était pas mal différent du côté des écoles secondaires, mais le mouvement avait bien pris au collégial. Deux ados de ma cohorte étaient vocalement *carrés rouges*[1], contre la hausse des frais.



Carré rouge
(Grève étudiante québécoise de 2012)

Par Riba, via Wikimedia Commons, disponible sur l'Encyclopédie canadienne en ligne : https://thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/la-greve-etudiante-quebecoise-de-2012-et-la-loi-78

L'une d'elle était mon amie. On parlait des enjeux politiques et des manifestations, à la hauteur de ce que des jeunes de 15 ans en comprenaient. Un jour, notre prof d'anglais avait passé quasiment un cours entier à nous expliquer pourquoi la hausse était importante. Il fallait que le Québec rattrape la moyenne des frais de scolarité canadienne, que les étudiants et étudiantes contribuent équitablement aux coûts de l'éducation et je ne sais quels autres arguments. Le débat était houleux, un élève aurait même fouillé dans les affaires personnelles du prof et aurait trouvé une carte de membre du Parti conservateur du Canada. Ça nous avait encore plus fâché for some reason.

Au mois de mai, dans le cadre d'un projet de «coopération internationale», un groupe étudiant de notre école partait pour Montréal en vue de participer à la Marche 2/3. C'était afin de contribuer à «un monde plus juste et solidaire» (c'est vague, mais c'était ça le mot d'ordre de la manifestation). Nos profs nous avaient rassuré, nous et nos parents : «Non, non, faites-vous-en pas, la manifestation n'a rien à voir avec les manifs des carrés rouges». C'était bien mal connaitre la convergence des luttes et la signification du mois de mai[2] dans l'histoire des luttes sociales…

On avait été accueilli sur place par deux membres de l'organisme. Des jeunes, dans la vingtaine, tout sourire et surtout avec un carré rouge d'attaché sur le chest : « La manifestation de cette année va être gigantesque à cause de tout ce qui se passe, ça va être toute une expérience, restez bien groupé» une d'elles nous avait dit. Le ton était posé. On était plus de dix mille à marcher, à faire du bruit et à scander des slogans. L'ambiance était festive. J'en garde un souvenir incroyable, un genre d'effervescence militante, un tintamarre hautement politique. J'ai eu là un premier contact positif avec «l'action» solidaire. Les événements du *Printemps érable*[3] (lors duquel la grève étudiante dura au moins plusieurs semaines) se soldèrent par le retrait de la hausse des frais de scolarité et la défaite électorale du Parti libéral du Québec qui était au pouvoir depuis dix ans. C'est devenu le symbole d'une victoire sociale de trop courte durée. Une

[1] Le carré rouge est le symbole politique associé à la grève étudiante de 2012 et au mouvement étudiant québécois. Les partisan·es portent un carré de feutre rouge épinglé.

[2] En gros, le 1er mai est la journée internationale de lutte pour les droits des travailleuses et travailleurs, instaurée depuis 1889 comme la journée de grève pour la réduction du temps de travail à une journée de huit heures. Le mois de mai 1968 est connu en France pour des manifestations massives et une grève généralisée de son économie, un mouvement social majeur qui se dressait en opposition au capitalisme.

[3] Sur le modèle du « Printemps arabe » qui s'est déroulé deux années auparavant. Des contestations populaires massives avaient eu lieu dans plusieurs pays du monde arabe au printemps 2010.

hausse se fit doucement sous les gouvernements subséquents… Le secondaire se termina et ma première année de CÉGEP s'écoula relativement tranquillement dans ma ville de région.

2015 s'annonça toutefois plus actif. Si pour 1755, «le monde a bien changé», au Québec, «plus ça change, plus c'est pareil». L'année précédente, 2014: le Parti libéral est réélu face au virage ultra-nationaliste du Parti Québécois. Les libéraux annoncent alors une austérité budgétaire sans précédent qui s'attaque, entre autres, vous l'aurez compris, au système d'éducation. On ne nous demandait plus de payer plus, mais de payer autant pour moins de services. C'était pas des centaines de milliers d'étudiants et d'étudiantes qui avaient débrayé cette fois, mais «juste» une centaine de millier. Nouveauté intéressante pour moi à l'époque: ce sont mes profs qui tiennent des journées de piquetage qui lèvent la tenue des cours. J'y ai participé à quelques reprises. Je me retrouvais donc là, aux côtés de certains et certaines camarades de classe, accompagnées de nos profs de science politique, d'anthropologie et de sociologie. Je me souviendrai toujours de la réaction colérique de mon prof de philo (il arrêtait pas de sacrer) qui pouvait pas imaginer ne pas avoir accès à son cours. Il aurait été vide de toute façon… c'était la grève. Quelle absurdité pour moi que ce soit cette personne-là qui nous enseigne la pensée critique. En solidarité avec la majorité de mes profs, j'en ai appris beaucoup sur leur métier, sur le syndicalisme et les moyens de pression. J'avais adoré l'échange ouvert et ce sentiment de parler d'égal à égal de chose vraie pis importante avec des professeur·es. J'avais trouvé que le piquetage permettait un temps d'arrêt qui invite à la discussion, la manifestation est plus festive, mais c'est plus difficile de s'entendre parler.

2015 avait ce petit quelque chose d'amère pour plusieurs militants et militantes d'expérience. Non seulement le gouvernement d'en face était plus ou moins le même qu'en 2012, mais en plus, on manifestait encore contre lui. Le mouvement de contestation ne bâtirait rien, il résistait à la destruction. On n'avait toujours pas la place d'offrir de monde meilleur. On voulait le statu quo, mais nos cœurs espéraient tellement plus. Le mouvement était encore plus petit cette fois, toutes les associations étudiantes ne s'étaient pas jointes au mouvement, la mienne ne l'avait pas fait par exemple.

Le slogan majeur qui était sorti du mouvement était «Fuck toute». Ça a paru bizarre pour le grand public, mais c'était en réaction à une grande colère, résultat d'une désillusion profonde. C'était quelque chose de surprenamment porteur pour un jeune de 19 ans.

Image d'une manifestation du Printemps 2015 contre l'austérité libérale.

L'image est disponible dans l'article en ligne de Rebel Youth / Jeunesse militante : https://lry-jm.ycl-ljc.ca/la-dialectique-de-la-greve-etudiante/

Printemps 2015. Ma première manif de la saison. La police était visiblement sur les nerfs, c'est comme si elle ne nous laisserait aucune chance. On n'était pas tellement nombreux en plus : quelques centaines, c'est tout. J'avais clairement sous-estimé la brutalité qui m'attendait: cocktail gaz lacrymogène et poivre de cayenne. C'était une expérience tellement différente de celle de 2012 (pour moi, car la violence était déjà bel et bien présente cette année-là).
Heureusement qu'il y avait là des manifestants et manifestantes plus expérimentées, des vétérans et vétéranes de 2012. Des sourires, des collations et des bouteilles d'eau partagées librement. J'avais les yeux bouffis. C'était réconfortant de retrouver un peu de douceur après les cris, la course pour fuir l'anti-émeute, le manque d'oxygène pis les brûlures à la gorge et aux yeux.
Face aux pleurs et à la sueur, les street-medics sont un baume qui guérit du manque de foi en l'humanité. Leur altruisme a consolidé à jamais mes convictions pour un monde plus juste et solidaire avec, hopefully, moins (pas?) de police. Ce ne fut résolument pas ma dernière manif.

Allons, camarades, répandre les cendres du vieux monde.

- Le carré rouge et noir

drop ta phone : faut bien être bored de temps en temps

Ecchymose

quand j'étais jeune, mon père a tenté de m'expliquer comment méditer. il me disait qu'il faut que t'imagines que tes pensées sont sur un train, pis que t'es debout sur le bord de la track en les regardant passer pour les laisser disparaitre vers l'horizon.

astheure, c'est catcher up au train qui est difficile à s'imaginer. Un train d'information qui passe tellement vite pis qui nous donne jamais la chance d'embarquer. c'est là qu'on est rendus dans notre consommation de médias : un état perpétuel d'information overload. un écosystème digital qui nous promet un flow incessant de divertissement, d'idées, d'information, mais c'est impossible de processer toute cette info-là.

avez-vous déjà remarqué comment y'a plus en plus de ads sur vos feeds? on dirait que ça nous surprend même pas anymore, c'est juste devenu une partie inévitable de notre existence virtuelle. on parle souvent du fait que si un service est gratuit, c'est toi le produit. Ok sure, mais what if qu'être le produit c'est, genre, SUPER entertaining? qu'est-ce qu'on peut faire about it ?

à la place de voir une réduction de consommation de médias algorithmiques comme un health fad cognitif, je pense qu'il serait plus utile de voir ça comme une forme de harm reduction. on entend constamment parler des effets néfastes des médias sociaux :

- ça affecte négativement notre perception de soi
- ça affecte négativement nos capacités de pensée critique
- ça encourage la surconsommation
- ça occupe beaucoup de temps dans nos journées (qui pourrait être consacré à d'autres intérêts!)

mais comment on fait pour se défendre ?
la première chose qu'on peut faire est déterminer l'utilité des médias sociaux dans notre vie de tous les jours. Notre utilisation de médias sociaux va naturellement diminuer si on remplit ces besoins là avec d'autres alternatives!

les médias sociaux comme source d'inspiration :
considérez utiliser une autre plateforme comme tumblr (qui offre des options de feed non-algorithmique) ou substack! Pinterest aurait également été une bonne option auparavant, mais est maintenant rempli de contenu généré par des IA, donc utilisez-la avec caution.

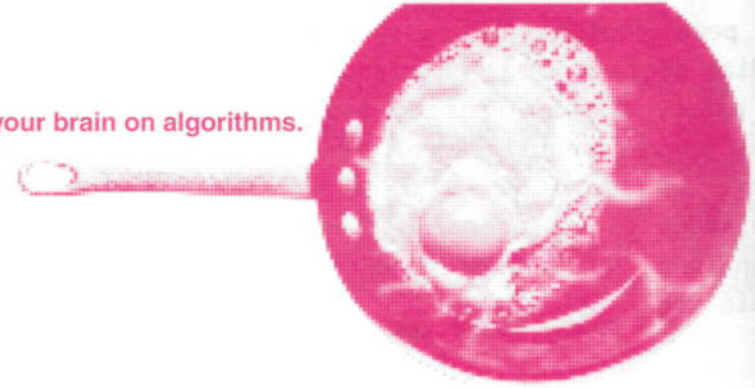
les médias sociaux pour socialiser :
on peut choisir de cesser d'utiliser toute forme de médias sociaux, mais on risque de s'isoler socialement. à la place, trouvez-vous un espace social en personne, où vous pouvez régulièrement fréquenter des gens avec qui vous partagez des intérêts. des amitiés pourront également se tisser naturellement avec des gens que vous connaissez moins bien! c'est cool, des nouveaux amis en vraie vie.

les médias sociaux pour se divertir :
vous avez deux options qui pourront vous aider : si vous cherchez quelque chose à écouter, visez pour du contenu de longue durée. ce contenu sera souvent de plus haute qualité et plus fiable. autre que ça, trouvez-vous un hobby portable! Peut-être un livre, un carnet, un projet de couture, un livre de sudokus, etc...

les médias sociaux comme source de recommandations de médias (films, musique jeux, livres, etc) :
utilisez une application plus pointue! il y a plein de forums et de communautés en ligne à découvrir: il y a plusieurs blogs super intéressants sur Substack, ainsi que des recommandations culturelles plus générales et informelles sur pi.fyi. pour des films, vous pouvez consulter Letterboxd. pour la musique, RateYourMusic, everynoise, ou Bandcamp sont des bonnes options.

Ou parlez à vos amis!

Je peux commencer : si vous cherchez un bon livre sur le sujet, je vous recommande *Filterworld* par Kyle Chayka, ou *The Age of Surveillance Capitalism* par Shoshana Zuboff si vous cherchez quelque chose de plus dense. Si vous préférez des vidéos, allez voir la chaine « Reject Convenience » sur YouTube.



on voit souvent des gens poster about des social media detoxes, des "media diets", pis on dirait que ça feel toujours comme si ces gens-là te regardent en pleine face pis te disent "yeah. moi jsuis capable de dropper ma phone. i'm better than you. moi je consomme d'une façon consciente et saine".

oublions pas que si notre screentime est haut, c'est pas parce qu'on est faibles d'esprit. les compagnies de médias sociaux VEULENT qu'on reste dépendants sur leurs plateformes. Mais on est pas stuck sur le bord de la track. déraille le train however que tu peux.

- **Ecchymose**

PS : j'adorerais en entendre plus sur votre expérience avec ces changements si vous vous prêtez au jeu ! si ça vous tente d'en parler ou de partager, envoyez-moi un email à ecchymos3@proton.me.

La décroissance : pour un optimisme écologique

Danik Savoie | Chronique Symbiose

« Chronique Symbiose » est un espace de partage dédié à la cause environnementale en collaboration avec Symbiose, une association étudiante avec comme mandat de « stimuler une prise de conscience sur les questions relatives à l'environnement et à la justice sociale ».

Ils vous diront qu'il suffit de construire des éoliennes et d'installer des panneaux solaires. Ils vous diront qu'il suffit d'acheter des voitures électriques. Ils vous diront qu'il suffit de manger moins de viande et d'attendre que l'on invente une énergie nucléaire infinie et sans risques. Ils vous diront que le réchauffement climatique, la perte de biodiversité, l'acidification des océans, et la pauvreté mondiale sont des problèmes qui peuvent être résolus par de simples innovations techniques, sans effort de votre part.

La réalité, c'est qu'il n'y a pas de solution technique miracle. Nous n'arriverons pas à « sauver la planète » tout en maintenant la société industrielle qui alimente les problèmes environnementaux. Autrement dit, on ne peut pas découpler la croissance économique de la destruction de notre environnement. C'est l'une des prémices de base de la décroissance, un courant intellectuel qui reconnaît les limites du « progrès technique » comme solution aux problèmes causés par ledit progrès.

La décroissance repose sur une deuxième hypothèse : la croissance économique et le maintien de la société industrielle ne peuvent pas se poursuivre indéfiniment. Il existe des limites physiques et sociales à la croissance économique. Les limites physiques de la croissance économique ont été théorisées dans le rapport Meadow publié en 1972 sous le titre « The Limits to Growth ». Un demi-siècle plus tard, les conclusions du rapport sont toujours extrêmement pertinentes.

La croissance économique ne peut être maintenue que grâce aux énergies fossiles, qui sont de plus en plus couteuses à extraire et transformer. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'atteindre le fameux pic de la production pétrolière pour que les

effets de cette limite à la croissance commencent à se manifester.

Le simple fait d'approcher ce pic, qui symbolise le moment où la production de pétrole aura atteint son apogée, devrait suffire à fragiliser l'économie mondiale et mettre en péril la sacro-sainte croissance économique. En d'autres termes, la décroissance est inévitable. Ou bien nous essayons de maintenir la croissance économique et la société industrielle jusqu'à ce que les limites sociales, climatiques et géologiques nous en empêchent, ou bien nous choisissons aujourd'hui de commencer à bâtir quelque chose de différent, avec le temps qui nous est donné.

Mais qu'est-ce donc que cette fameuse décroissance ? Sur papier, la décroissance est un ensemble d'idées, de visions et d'explications qui nous aident à concevoir une société post-industrielle ainsi que l'importance d'effectuer une transition vers celle-ci. La décroissance peut se faire de façon planifiée, afin de limiter les injustices et la pauvreté, ou elle pourra découler de l'effondrement du modèle économique actuel. En pratique, la décroissance implique une réduction drastique de l'utilisation des ressources non renouvelables et la transition vers une économie qualitative qui serait plus équitable et moins nuisible pour l'environnement.

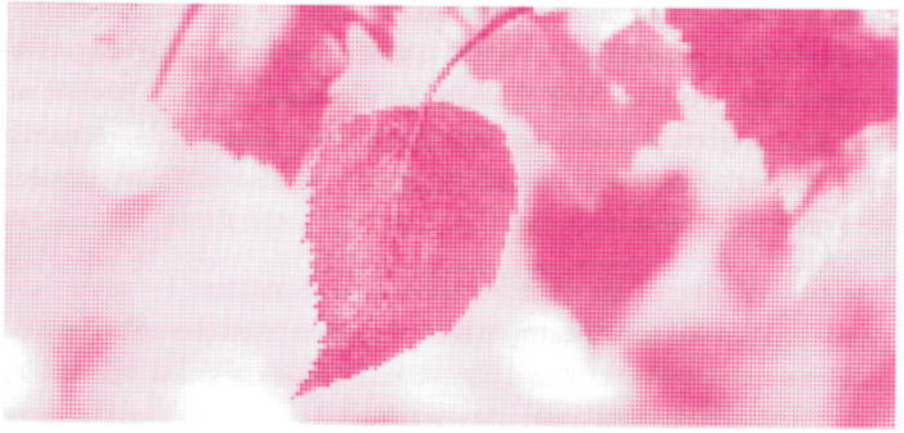
Dans le cas d'une décroissance planifiée, on peut imaginer une société beaucoup moins mondialisée, où l'autonomie régionale et la résilience alimentaire seraient au premier plan. L'accent serait mis sur la production locale, le recyclage et le développement d'une économie circulaire. La démocratie serait évidemment au cœur de cette nouvelle société post-industrielle où l'exploitation des ressources naturelles serait réduite pour respecter, autant que possible, les limites imposées par l'environnement.

Il est facile de critiquer une vision si idéaliste de la décroissance. Les auteurs qui s'expriment sur le sujet n'hésitent pas à idéaliser mille et unes solutions aux problèmes sociaux, économiques et environnementaux de la société industrielle. Pourtant, il est infiniment plus réaliste d'adhérer à ces visions optimistes de la

décroissance que de s'imaginer que l'on pourra maintenir la société industrielle, avec sa croissance économique, ses progrès et ses inégalités, de façon indéfinie.

Lorsque l'on accepte l'inévitabilité de la fin de la croissance économique, la décroissance n'apparaît plus comme un désastre, mais comme une opportunité. Une opportunité incroyable, même. Car la décroissance est à la fois la meilleure façon de réduire son impact sur l'environnement ET la meilleure façon, pour le commun des mortels, de se préparer aux pires scénarios climatiques. Réduire sa dépendance aux intrants fossiles en misant sur la sobriété énergétique et sur la résilience alimentaire est un projet qui peut être entrepris autant à l'échelle individuelle que nationale. Ceux qui commencent à se préparer, dès aujourd'hui, pour une société post-croissance, post-capitaliste et post-industrielle seront les mieux placés pour encaisser la dérive climatique, l'échec de l'industrie agroalimentaire, les pénuries énergétiques et les guerres qui déstabiliserons encore plus l'économie mondiale.

La décroissance, ce n'est pas un retour en arrière. Au contraire, c'est une idée qui reconnait que le monde d'hier ne reviendra jamais et que le monde de demain est chargé d'incertitudes. C'est une approche qui bouscule, mais qui a le mérite d'être honnête sur nos possibilités d'avenir et sur les moyens de protéger le climat qu'il nous reste.



☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆

13 NOV 2025

☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆

PROJECTION DU FILM

KACHO KOMPLO

DE PAUL BOSSÉ

+

UN ÉCHANGE AVEC LE RÉALISATEUR !

***

18H30

AMPHITHÉÂTRE 206 DES ARTS

GRATUIT !!!

☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆

FRIPERIE VINTAGE & STREETWEAR

SERVICE BILINGUE

hommes · femmes · enfants

323 rue St. George Suite 101

La Gynocrate

La Gynocrate est une chronique féministe récurrente consacrée aux voix de femmes et de minorités de genre, et à du contenu féministe.

L'écoféminisme : quand les femmes s'emparent de la question écologique pour exister

Kala Reversé

La question des droits des femmes est souvent évoquée à titre de comparaison dans le discours climatique et mise au même niveau que la question de l'environnement. L'écoféminisme lutte contre le système patriarcal et capitaliste qui à la fois détruit l'environnement et qui oppresse les femmes. Nous verrons dans cet article un bref historique de la cause ainsi que quatre portraits d'écoféministes qui, en tant que femmes, ont osé défier une autorité mondiale gouvernée par le patriarcat dans le but commun de faire bouger les choses.

Le système patriarcal maintient le rapport longuement pris comme naturalisé entre la femme et la nature, association qui lie la femme à la Terre par l'analogie de ses fonctions de reproductions. Prenons l'exemple du philosophe anglais Francis Bacon qui personnifie la nature dans une perception dominatrice, exploitatrice et violente au XVIIe siècle, lorsqu'il appelle les hommes à conquérir la Terre comme le ventre d'une femme, précisément en affirmant que « La nature est une femme publique. Nous devons la mater, pénétrer ses secrets et l'enchaîner selon nos désirs ». Cette phrase révoltante montre la force du patriarcat et le pouvoir que les hommes se donnent à la fois sur la nature et sur les femmes qu'ils considèrent comme un terrain de conquête permettant d'assouvir leurs désirs. Cette vision des femmes et de l'environnement n'est pas abolie.

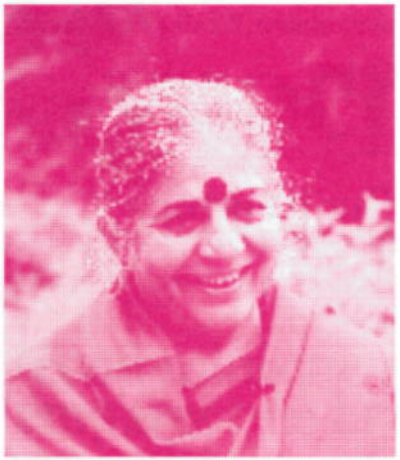
L'écoféminisme émerge dans les années 1970 et 1980 par l'avènement de plusieurs mouvements sociaux tel que le féminisme assumé, l'écologie qui devient politique, les mouvements pacifistes et antinucléaires.

Françoise d'Eaubonne est la première femme à assumer ce terme d'*écoféminisme* en 1974 dans son livre *Le féminisme ou la mort* où elle fait du capitalisme patriarcal le dénominateur commun de l'oppression des femmes et de l'exploitation de la planète. Ce texte est devenu une référence dans la lutte où l'auteure offre de nouvelles perspectives au mouvement féministe et à la lutte écologiste. Il existe plusieurs formes d'écoféminisme : culturel, politique, altermondialiste et spirituel.

« Françoise d'Eaubonne plantait les graines d'une lutte qui n'avait jusqu'alors pas encore de nom : l'écoféminisme »
Terra Femina

Je mettrai en lumière 4 femmes précurseures, qui ont permis une avancée incroyable tant pour la cause des femmes que pour le combat environnemental.

https://cid-fg.lu/en/news/3-lecofeminisme-des-annees-1990-a-aujourdhui/



Vandana Shiva

Féministe et écoféministe indienne, elle est une figure internationale emblématique de l'écoféminisme. Elle a lutté activement pour l'agriculture paysanne traditionnelle et biologique, contre les multinationales agro-alimentaires et le génie génétique, en fondant l'association "Navdanya" ("Neuf semences") en 1991. Elle reçoit en 1993 un "prix Nobel alternatif" pour s'être battue toute sa vie pour un monde meilleur.

Lois Gibbs

Militante écologique américaine qui prône la justice environnementale et citoyenne. En 1978, lorsqu'elle découvre que l'école primaire de son fils de 7 ans, à Niagara Falls dans l'Etat de New York, est construite sur une décharge de déchets toxiques, elle rassemble ses voisins et crée la "Love Canal Homeowners Association" et mena sa communauté dans un combat contre le gouvernement fédéral. Après des années de lutte, 833 familles sont évacuées et le nettoyage de Love Canal est entrepris.

Sources des images :
Vandana Shiva : https://www.youthkiawaaz.com/2019/08/women-in-environmental-science-vandana-shiva/
Lois Gibbs : https://alchetron.com/Lois-Gibbs

Greta Thunberg

Militante suédoise engagée dans la lutte contre le réchauffement climatique. Née en 2003, elle incarne et représente la jeunesse dans ses discours à l'ONU en confrontant les décideurs politiques et en lançant, en 2018, les "grèves scolaires pour le climat" tous les vendredis. En mai 2019, elle fait la couverture du magazine Time en tant que "personnalité de l'année" et est classée dans la liste Forbes des 100 femmes les plus influentes au monde. Greta est récompensée par les prix Right Livelihood et Ambassadeur de la conscience en 2019.

Saalumarada Thimakkaa

Militante écologique indienne, surnommée la "mère des arbres". Dans l'attente et dans l'espoir de fonder une famille, son mari et elle prirent la décision de planter des banians pour prouver qu'ils étaient dignes de recevoir un enfant. Ils plantèrent près de 400 arbres le long d'un tronçon d'autoroute de 4,5km, et s'en occupèrent comme leurs enfants. Elle est récompensée pour avoir planté près de 8000 arbres durant les huit dernières décennies, en recevant le 16 mars 2019, le prix Padma Shri (décoration civile attribuée par le gouvernement indien).

Sources des images :
Greta Thunberg : https://www.heraldousa.com/latestnews/Greta-Thunberg-and-171-Activists-Deported-to-Israel-They-Were-on-Flotillas-with-Aid-to-Gaza-20251006-0003.html
Saalumarada Thimakkaa : https://hive.blog/ecotrain/@artemislives/celebrating-the-mother-of-the-trees-saalumarada-thimmakka

Liaisons

Joël Jordan

À l'occasion du premier numéro de Sarment, nous avons invité Joël Jordan à brosser un bref historique du premier journal étudiant de l'Université de Moncton. Joël est étudiant au baccalauréat en histoire avec distinction et s'intéresse, pour son projet de fin de bac, à l'histoire de l'Université.
À savoir que le bulletin de la Faculté des Arts et des Sciences sociales se nomme aujourd'hui Liaisons.

Le nouveau journal étudiant *Sarment* s'ancre dans une grande tradition de journaux étudiants en Acadie. Ces médias ont été un outil de partage important pour les voix de plusieurs générations de la jeunesse acadienne. Cet article posera son regard sur l'histoire du premier journal étudiant de l'Université de Moncton : le journal *Liaisons*.

L'histoire des journaux étudiants de l'Acadie s'observe en rapport avec l'histoire de l'éducation. *Liaisons* n'a pas vu ses débuts à l'Université de Moncton, mais bien au Collège Saint-Joseph. En 1868, le collège est fondé dans la vallée de Memramcook par le père Camille Lefebvre de la congrégation religieuse des pères de Sainte-Croix[1]. Le Collège, qui deviendra plus tard l'Université Saint-Joseph, était un collège classique, un des ancêtres de l'Université de Moncton. Les collèges classiques avaient une mission d'éducation différente des universités d'aujourd'hui, celle de former les jeunes afin qu'ils deviennent utiles à l'élite traditionnelle acadienne. Cette relique de l'éducation du Canada français a créé plusieurs membres de l'élite acadienne qui fondra les grandes institutions acadiennes, dont Pascal Poirier et Roméo LeBlanc.

Les journaux à cette institution n'étaient pas ce à quoi on fait référence aujourd'hui quand on dit un journal étudiant. Selon Joel Belliveau, *Liaisons* était surtout le journal du collège plutôt qu'un journal étudiant[2], avec la fonction non pas de donner un espace pour les opinions étudiantes, mais bien d'informer les parents et les anciens du collège des évènements qui se passent sur le campus.

[1] Clément Cormier, *Université de Moncton : historique*, Moncton, Université de Moncton, 1975, p. 8.
[2] Joel Belliveau, *Le « Moment 68 » et la réinvention de l'Acadie*, Ottawa, Presses de l'université d'Ottawa, 2014

Les articles qui publiés étaient sujets d'une censure par l'administration du collège et les écrits des étudiants avaient souvent des éléments religieux parlant des grands évènements qui avait lieu dans l'Église catholique ou même en citant le pape ou la religion. Par exemple, dans un article[3] de *Liaisons* de 1958 qui porte sur l'aide financière aux étudiants, Laurent Richard, un élève du Collège Saint-Joseph, écrit :

« Demain vous ne serez plus protégés contre l'ennemi de la chrétienté ; vous devrez prendre position. Vous serez ou bien communiste ou bien chrétien ».

Seulement dans les années 1960 est-ce que les journalistes-étudiants de *Liaisons* commencent à traiter d'enjeux plus courants dans la société. En février 1963, le journal rejoint une association pancanadienne de journaux étudiants, la *Presse étudiante nationale* (PEN) qui l'introduit dans un réseau avec plusieurs autres publications du Canada.

Cet article a seulement exploré le journal de l'Université Saint-Joseph, mais ce n'est pas le seul journal étudiant au Nouveau-Brunswick, ni même le seul journal étudiant francophone à faire partie de la PEN. Les autres collèges classiques de la province se dotent de journaux étudiants qui rejoignent l'association en même temps.

Fondation de la *Presse étudiante acadienne*

Les journaux étudiants des autres universités et collèges ont pris la décision de partir de la PEN puisqu'il trouvait que l'association était trop québécoise. Ceci mena à la création d'une organisation qui leur était propre : la *Presse étudiante acadienne* (PEA). Cet organisme ne regroupait pas seulement collèges et universités acadiens, mais aussi des journaux étudiants de plusieurs écoles secondaires de la province. *Liaisons* a fait la décision de rester dans la PEN et ne pas rejoindre la PEA, décision qui fait controverse dans l'élite acadienne de l'époque qui revendiquait l'entraide entre institutions acadiennes.

3 Laurent Richard, « L'aide financière aux étudiants », *Liaisons*, avril 1960, p.2.

Les éditeurs de *Liaisons* prennent officiellement position politique de gauche en avril 1967 avec une déclaration dans le journal, suite à une montée de discours s'opposant à la guerre au Vietnam. La décision a encore une fois été critiquée par l'élite nationale acadienne, qui disait que les journaux étudiants devraient s'occuper d'affaires étudiantes.

De *Liaisons* à *L'Insecte*

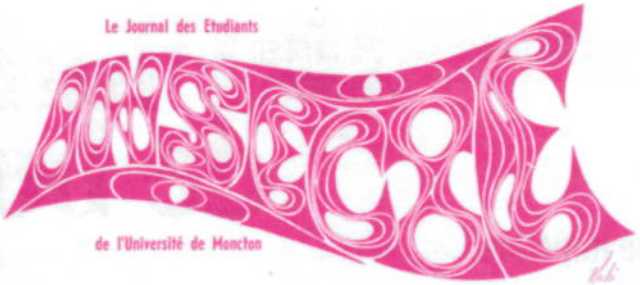
Le journal *Liaisons* verra sa fin en décembre 1967 dans une rupture symbolique avec l'élite acadienne se renommant *L'Insecte* dans un éditorial[4] de Michel Blanchard, éditeur du journal, où il déclare que

« La "liaison" est rompue. Une métamorphose s'accomplit : "Liaisons" expire, "L'insecte" prend forme. ».

Cette déclaration démontre la fin de l'évolution du journal étudiant *Liaisons* qui avait survécu à de grands changements dans la société étudiante acadienne, du traditionalisme religieux du Collège devenu Université Saint-Joseph, la fondation de l'Université de Moncton et les mouvements vers la modernité acadienne.

Liaisons ne sera pas le seul journal étudiant dont le campus de Moncton bénéficiera. Les décennies qui suivent verront plusieurs autres journaux, dont *L'Embryon, La Mèche, La Jaunisse, Le Front...* Avec ce nouveau journal *Sarment*, souhaitons, tout comme *Liaisons*, qu'il aura une longue histoire à être racontée dans l'avenir de notre université.

4 Michel Blanchard, « Èdito : la métamorphose ». *L'insecte*, 15 décembre 1967.



***L'Insecte*, no. 1, 1967**

***L'embryon*, vol. 1. no. 1, 1970**

***La mèche*, vol. 2, no. 1, 1972**

Marche nuptiale

Myriam Thomas

je suis un blasphème qui refuse de chuchoter sa présence
même en présence d'une entité hypothétique

pathétiquement sur ses genoux
pour ce qu'il ne croit pas
blasphème en bas culottes
nu devant dieu devant tous

devant, à l'autel
sacrifiez-vous à votre maître
pauvre bête
bouc émissaire en dentelle

Love

Assata Shakur (1947-2025) [traduction libre]

L'amour est contrebande en Enfer,
parce que l'amour est un acide
qui ronge les barreaux.

Mais toi, moi, et demain
nous tenons la main et faisons des vœux
multipliés par la lutte.

La scie a deux lames.

Le fusil a deux canons.

Nous sommes enceint·es de liberté.

Nous sommes conspiration.

https://caro.news/assata-shakur-a-voice-of-struggle-a-legacy-of-lovel

Les couvertes piquées

Lutine

La couverte que mes chats ont déchirée en mille morceaux
La couverte que je peux pas laver parce qu'elle est trop fragile
La couverte tellement pesante qu'elle m'étouffe
La couverte que ma grand-mère a gagnée au bingo
La couverte que ma mère a fourré dessus
La couverte dans le coffre au chalet
La couverte sur le mur de la toilette de la boulangerie au Maine
La couverte que ma chum avait sur son lit à Bathurst
La couverte que Sisi a achetée au sussex flea market
La couverte que j'ai commencée 5 ans passés pis que je finirai jamais
La couverte de 500 piasses que j'ai lowballé sur marketplace
La couverte du mariage à Ab pis Meg
La couverte de camping
La couverte de plage
La couverte la plus laide que t'auras ever vue de ta vie faite par la madame la plus vielle au monde
La couverte du studio bengodi
La couverte de Montréal que Sisi m'a montrée à Skiff Lake
La couverte d'hiver
La couverte du couch
La couverte avec les petits morceaux de laine qui dépassent pis qui piquent
La couverte que Bill a écrit dessus pour le mariage à J pis A
La couverte que j'ai gardée dans mon char pendant un été
La couverte qui sent encore comme la maison de mamie
La couverte que ma voisine hang sur la ligne le matin

La quilt au Maine :

Reflet d'un bleu de 21h30 sur jean foncé
Pour contempler la mort temporaire du soleil
Ça vaut la peine de courir
Dans des baskets qui saignent
Sur la lune et soi-même

Choisy, Rotchild. (2025). *Recherche pour un projet et un autre, petit détail en pleine lune*. Texte et image.

(Tout ce qui survient en) novembre

Éric Landry

Le changement de saison m'étonne toujours
Comment le soleil clignote et disparaît
Baignant ma chambre de nuit
Ou la lourdeur des matins
À l'herbe givrée
La lenteur avec laquelle je dégèle
Hors de mon lit
L'angoissant silence dehors
Le frémissement des arbres nus
La solitaire hibernation

La mécanique du temps
Comment les jours se répètent
Tout en défilant
À une vitesse fulgurante
Passent sans passer

Ça m'étonne toujours
Quand le matin se remplit d'oiseaux
Et c'est encore novembre
Quand la neige se met à fondre
Et je reste ensevelis.

Culture

Comptes rendus, critiques, réflexions

Vil & misérable de Jean-François LeBlanc

Audrey Larocque | Critique de film

Qu'est-ce qu'un démon ferait s'il était pris à vivre parmi les mortels ? Il travaillerait forcément chez un concessionnaire de voitures usagées en tant que libraire. C'est ce que fait Lucien Vil, le personnage principal du premier long métrage du réalisateur québécois Jean-François LeBlanc, *Vil & misérable* (2024). Le film est une adaptation du roman graphique du même nom par Samuel Cantin.

Le démon Lucien, interprété par l'humoriste Fabien Cloutier, a été exilé des enfers après un conflit entre Dieu et Lucifer. Quelques centaines d'années plus tard, il travaille chez Linguine voitures et livres usagés au plus grand dam de ses collègues qui ne le supportent pas. La vie du démon bascule le jour d'Halloween quand sa patronne Sylvie Linguine (Chantal Fontaine, *Virginie*), lui dévoile qu'elle songe à agrandir sa librairie et que Lucien devra faire équipe avec Daniel Lamontagne (Pier-Luc Funk, *1987*) un diplômé de l'école des libraires. Leur première tâche en tant qu'associés est d'aller chercher une cargaison de livres illégaux, provoquant conflit avec la police des livres. Le film prend parfois quelques petits tournants romantiques, puisque Lucien se cherche, assez pitoyablement, une femme avec qui il pourra mettre terme à ses 40 ans de célibat.

Source photo : https://www.cinemaclock.com/films/vil-et-miserable-2025

Totalisant une durée de presque deux heures, le film de LeBlanc ne réinvente pas la roue très bien huilée des films mettant en vedette un personnage ayant un mauvais caractère qui s'adoucie au contact d'une personne ensoleillée. Le jeu de Chantal Fontaine est le point fort ce long métrage. La comédienne interprète à la fois Sylvie Linguine et son frère Sylvain avec tellement de sérieux et de talent que l'on oublie qu'ils sont joués par la même personne. En contraste avec la polyvalence de Fontaine, Pier-Luc Funk joue encore une fois un personnage qui ne possède pas de grandes différences avec les autres qu'il interprète (on pense au rôle du Curé neuf dans *L'Arracheuse de temps* de Francis Leclerc paru en 2021).

L'adaptation cinématographique de *Vil & misérable* est nettement meilleure que la bande dessinée. Le film profite d'ajouts qui rend les personnages plus attachants, comme la police des livres beaucoup plus développée. La bande dessinée avait tendance à mettre beaucoup d'importance sur le fait que Lucien n'avait pas eu d'ébats sexuels depuis longtemps, ce qui est une partie importante de la personnalité du personnage, mais tout était plus graphique et bizarre que dans le long métrage. Le film permet aussi de mieux voir l'évolution de l'amitié entre Lucien et Daniel.

Rempli de blagues visuelles et de dialogues intelligemment drôles, *Vil & misérable* est un plaisir pour ceux et celles qui aiment l'humour un peu noir et québécois. Les passionné·es de lecture et de librairie y trouveront aussi leur compte dans ce film où les livres sont des denrées prisées et où les prises de vue sont très bien exécutées. *Vil & misérable* est un film qui convient parfaitement à un auditoire adulte. Que ce soit pour l'Halloween (la fête préférée de Lucien) ou pour Noël (la fête que Lucien déteste le plus), *Vil & misérable* nous donne le sourire aux lèvres et nous quitte sur une bonne note avec le ver d'oreille « Tourne la page » de René et Nathalie Simard, hit de 1988 reprise par Fabien Cloutier et Pier-Luc Funk.

Le film Vil & misérable est disponible sur la plateforme de vidéos sur demande canadienne Crave de Bell Media.

« Qu'est-ce que ça veut dire, venir de Moncton? »

Myriam Thomas | Essai critique

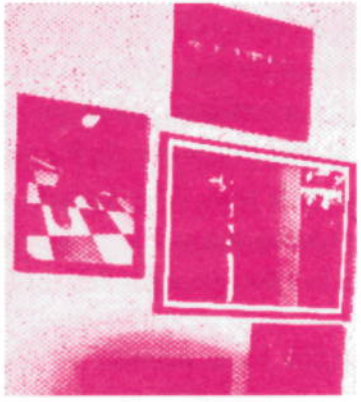
Gérald Leblanc était punk as fuck.

At least, c'est ça que j'ai ressenti en absorbant un p'tit bout de son monde, pendant la dernière journée de l'expo au Resurgo. Passer par le gift shop pour se rendre au paradis de la nostalgie des autres, ça fait pas de tort. C'était le jour après ma fête. Une p'tite traite. Why not ?

J'avais pas trop à quoi m'attendre. D'abord parce qu'à ma grande honte, c'était ma première fois depuis 3-4 ans à Moncton que je mettais les pieds à la Place Resurgo. Autre que ça, j'voulais pas trop me spoiler l'expo so j'essayais de pas trop regarder les photos sur Insta. Y faut dire que j'avais aussi ce semi-prétentieux sentiment que je connaissais Gérald. Pas dans un « dans une autre vie » type of way, mais plus du style « dans ses livres que j'venais de lire d'une shot ». J'aimerais vraiment dire que c'était en préparation pour l'expo parce que je suis une visiteuse de musée professionnelle, mais c'est fully à cause de ma job d'assistante de recherche... which, slay by the way, merci pour la lecture pi pour, well, l'argent.

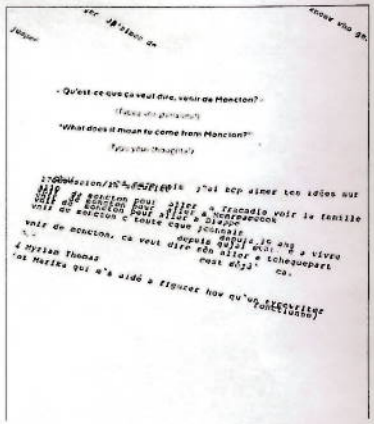
De un, c'était une expérience assez immersive pi, chépas, comme warm ? I mean, aussi chaleureux qu'un musée peut l'être. Koodos à Marc Chamberlain pi whoever d'autre qui était impliqué·e dans ce projet. Very wow.

Autre que de rentrer dans les années 80 ish (un peu d'avant, un peu d'après), on entrait dans le quotidien d'un auteur acadien de grande importance. Pi plus que tu marches, plus que t'écoutes, que tu feel les lumières du coin Kacho sur ta face, que tu vois les liens se tisser entre icons d'hier, bin plus que t'aurais voulu être là pour witnesser. Plus que t'es reconnaissant·e de pouvoir witnesser zeux d'aujourd'hui.



I guess que j'voulais aussi savoir si on avait figuré la réponse à la question que Gérald avait posé un ptit boutte passé : « Qu'est-ce que ça veut dire, venir de Moncton ? ». L'expo a facilité la tâche : y nous donnaient une place à l'ancien café Robinson, un typewriter, pi une feuille pour déverser nos réponses dessus. C'est comme drôle, de r'garder une muraille de poèmes tappés par mes amix artistes. J'pense que venir de Moncton, finalement, c'est être fier·ère de faire partie d'un tout, peux importe si tu viens actually de Moncton ou pas.

Pour celleux qui ont pas eu la chance d'y aller pi qui se demande ce qu'y ont manqué, j'vais vous donner un p'tit recap vraiment pas informatif, mais also le plus informatif ever :



- « les bleus sont arrivés »
- panthéon of fame, crasse de carreaux
- 1v1 des imaginaires
- 3 pages de chialage bien mérité
- b&w film pi films
- **literally** sa cuisine.

Faque anyway, c'est ça qu'c'était. Un après-midi pluvieux de début septembre. Une femme blonde qui lit la description d'une des installations pi qui m'dit « ça rappelle des souvenirs ». Moi qui lui souris pi qui lui pose pas de questions (j'ai les instincts journalistiques d'une security camera). Pi plein de monctionnien·nes, des p'tits sourires en coins, qui viennent juste de passer 1h à peu près à creeper sur un ancien punk littéraire. et chansonnier. et défendeur de la culture. et queer icon acadien. et, well, gars qui v'nait de Moncton.

RECHERCHÉ·E

étudiant·e avec quelque chose à dire qui souhaite se faire publier. On t'attend avec impatience.

sarmentlejournal@gmail.com
@sarmentlejournal
www.sarment.club

Sarment
le Journal

Sarment
le Journal
volume 1, numéro 1
10 octobre 2025